

LA GERBE (1).

(Extrait de la *Revue Européenne*, novembre 1834.)

Il a paru sous ce titre, au mois de janvier 1834, un recueil annuel composé par de jeunes Angevins appartenant à la classe riche, *jeunes gens de loisir* par conséquent, que le seul amour de l'art et de la vérité a réunis pour une publication commune, après les avoir déjà réunis dans une commune amitié.

Lors même qu'on ne voudrait l'envisager que du côté littéraire, la *Gerbe* mériterait encore d'être remarquée : mais elle appelle surtout l'attention par le mouvement, les qualités, disons aussi par les besoins et les défauts qu'elle dénote dans l'intelligence de la jeunesse actuelle, et comme, sous ce rapport, les réflexions qu'une lecture attentive nous a suggérées peuvent se généraliser dans leur application, nous nous permettrons de parler assez

(1) Angers, chez L. Pavie, imprimeur-libraire.

longuement d'un petit volume qui ne doit guère avoir franchi les limites du charmant pays où il a pris naissance.

Mais commençons par satisfaire à un devoir de justice, en même temps qu'à une vive sympathie de notre cœur, et rendons hommage aux dignes jeunes hommes, dont chacun, en face de ce public, peu indulgent sans doute, parmi lequel ils vivent et qui les connaît, s'en vient naïvement présenter quelque échantillon de ses études favorites, ou faire entendre la voix passionnée de ses émotions les plus intimes. Honneur à ceux qui se sont ainsi donné la main pour marcher à pas plus rapides et plus fermes vers un noble but, et pour y entraîner la foule. Puissent-ils continuer, agrandir, perfectionner leur œuvre, et trouver sur tous les points de notre France chérie de nombreux imitateurs! car les associations pour la science et pour le bien sont maintenant de la plus haute importance. A ces coalitions toutes pacifiques autant que courageuses il appartient, et il est commandé d'en haut, d'accomplir ce qu'un pouvoir perclus de scepticisme ne fera jamais, de créer à la vérité des foyers pleins d'une vivante chaleur, d'où elle rayonne dans tous les sens. Cette tâche est celle de quiconque aime Dieu, et les hommes ses frères. Au fond, il y va de la vie même de la société, dont le principe et l'aliment ne peuvent être que les divines lois morales auxquelles elle est soumise. Et comme l'unité et l'harmonie résultant de l'observation de ces lois ne sont aussi et ne peuvent être qu'un effet de convictions morales, voilà pourquoi nous tenons pour impuissant à cet égard le gouvernement d'aujourd'hui, lequel, en tant que gouvernement, n'a pas de convictions de ce genre. C'est donc avant tout par l'attraction, puis par la cohésion des esprits et des cœurs homogènes, que se formera l'unité nouvelle, desti-

née, par sa nature même, plus profonde et plus large, à porter successivement la société à un état plus élevé, si elle réussit à en pénétrer la masse, et qui, dans tous les cas, produira, dans le cercle où il lui sera donné d'agir, un développement parallèle au mal et à l'erreur, mais dépassant de beaucoup l'un et l'autre.

On voit d'après cela que le rôle des associations, telles que nous les concevons et les appelons de tous nos vœux, est immense, ou, pour parler plus juste, qu'il doit tout embrasser. En effet, dès que l'on part de l'impuissance du gouvernement actuel en fait de doctrines d'un ordre supérieur, principe certain à nos yeux, et que l'on admet un autre principe non moins évident, savoir qu'en dernière analyse tout dépend de là, parce qu'en dernière analyse, le fait suit l'idée, on doit reconnaître dès-lors que, dans le grand œuvre de régénération sociale auquel chaque homme de foi et d'amour est convié, la sphère d'activité n'a d'autres limites que celles des doctrines elles-mêmes, c'est-à-dire n'en a aucunes, les doctrines embrassant tout, et la pensée et l'action, et le monde de l'intelligence et le monde des réalités; sphère infinie, dont il faut dire aussi avec Pascal, que *le centre est partout et la circonférence nulle part.*

Les associations, nécessaires en toute hypothèse pour propager le vrai et le bien, sont une nécessité plus grande que jamais à notre époque, surtout dans les provinces, où leur absence et le besoin de leur action se font particulièrement sentir. Nous prétendons même que, dans l'ordre d'idées dont nous parlons, il est tout à fait impossible d'établir quelque chose de durable, autrement que par l'union des saines intelligences et des volontés droites, le gouvernement ne pouvant rien fonder qui ait une vie réelle, par la raison ci-dessus indiquée. Et cependant, si l'équilibre et

le calme doivent se rétablir dans les diverses parties de la France, il faudra bien que chaque membre de ce puissant corps,. garrotté, pour ainsi dire, à l'heure qu'il est, à cause de ses convulsions passées, recouvre son autonomie tout entière, sous le triple rapport intellectuel, moral et matériel. Le repos de tout le monde, et même des ministres de la semaine, est à ce prix. Du reste, cette vérité généralement comprise par les hommes désintéressés des trafics du monopole, les souffrances et les malheurs, qui naissent chaque jour de sa non-réalisation, sont comme chargés de l'inculquer de plus en plus, jusqu'à ce que vienne l'heure inévitable, où suffisamment mûrie par le temps et les événemens, elle passera triomphante du domaine des idées dans celui des faits.

Nous conviendrons néanmoins que la plupart des provinces ont commencé de prendre, à certains égards, une physionomie plus individuelle que sous l'Empire, et par conséquent aussi que sous la Restauration, qui, sur ce point, de même qu'à peu près sur tous les autres, commit l'irrémissible faute de suivre à l'aveugle les erremens du régime impérial. Mais sans vouloir noter ici ce que laissent à désirer des tentatives pour la plupart incomplètes et faibles, sous le rapport des théories comme sous celui des moyens, faisons observer qu'en général ce sont de simples efforts politiques, bien plus qu'un élan intellectuel et moral dans le sens rigoureux; ce qui, à notre avis, est une voie, nous ne dirons pas opposée au but, mais bien difficile et bien longue.

Expliquons notre pensée :

Que les hommes éclairés et généreux des provinces cherchent à emporter d'assaut, par de légitimes moyens politiques, l'exercice de leurs libertés locales, c'est une chose noble et belle en proportion de la pureté des in-

tentions et du courage de la lutte : mais ce genre d'activité n'est pas le plus important ; il ne saurait être mis en première ligne. En effet, puisque c'est une indispensable condition pour le triomphe de toute question morale, de vaincre dans la région supérieure des principes, sans quoi elle n'a point à espérer de victoire définitive, il s'en suit que, dans l'immense combat dont nous sommes tous ou acteurs ou témoins, le terrain politique proprement dit se trouve dominé par une position plus élevée, celle de la religion et de la science pures. De là il suit encore que, sans répudier d'une manière absolue la polémique journalière, dans laquelle il est toujours loisible aux bons esprits et aux nobles cœurs de porter les idées et les sentimens d'une sphère plus haute, c'est principalement dans la sphère religieuse et scientifique que nous et nos frères d'armes devons militer et agir.

Le livre dont nous voulons entretenir les lecteurs de la *Revue Européenne* est, à tout prendre, un effort du genre de ceux que nous venons d'indiquer. Nous ne doutons point que les idées fondamentales qui s'y trouvent déposées ne se fortifient avec l'âge, et qu'obtenant la prépondérance qui leur est naturelle, elles ne donnent aux travaux des années suivantes une direction assurée, une harmonie complète. En attendant, et tel qu'il s'offre au public pour la première fois, ce recueil est d'accord avec nous par sa résultante générale, ainsi qu'un examen détaillé va le faire voir.

La *Gerbe* contient seize morceaux, dont sept en vers, et neuf en prose. Des sept pièces de vers, trois sont l'expression, la peinture de sentimens intimes ; quatre ont pour sujet une action extérieure. Quant aux compositions en prose, deux reproduisent des *impressions de*

Voyages dans le genre descriptif, tandis que les sept autres développent des thèses plus ou moins nettement formulées. Sans regarder cette division comme rigoureuse, nous l'adoptons néanmoins pour mettre de la méthode dans nos observations, et pour les rattacher plus naturellement à leurs centres respectifs. A part cela, nous suivrons l'ordre du recueil, et nous obéirons même, quoique souvent avec regret, à la volonté des jeunes auteurs, en ne donnant, comme leur livre, que les initiales de noms qui nous sont connus, et dont plusieurs sont ceux d'amis qu'il nous serait doux de proclamer à haute voix.

Encore quelques lignes d'avant-propos : puisqu'il s'agit maintenant d'examiner les pièces en vers, nous désirons prémettre une ou deux idées sur la nature de la poésie, afin de fixer notre point de vue.

La poésie, prise dans sa notion métaphysique, est la voix de l'âme à l'état d'enthousiasme, alors que, placée tout à coup en face d'une nature transfigurée, ou ravie dans des régions supérieures, elle s'abreuve d'accords inentendus, et reçoit du haut des cieux, un instant entr'ouverts pour elle, comme une rosée, comme une manne d'émotions de pensées et d'images, qu'elle traduit spontanément en chants harmonieux. Telle est l'idée essentielle de la poésie, conçue dans sa plus grande généralité, idée que l'on aurait tort de borner au genre lyrique, parce que tout genre de véritable poésie demande une inspiration réelle, et que là où cette inspiration existe, là existe aussi, à un degré quelconque, l'état dont nous parlons. Du reste, ainsi que l'a magnifiquement dit M. de Lamartine : *La poésie, comme tout ce qui est divin en nous, ne peut se définir par un mot ni par mille. C'est l'incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur et de plus divin dans la pensée; dans ce que la nature visible a de plus*

magnifique dans les images et de plus mélodieux dans les sons ! C'est à la fois sentiment et sensation, esprit et matière, et voilà pourquoi c'est la langue complète, la langue par excellence, qui saisit l'homme par son humanité tout entière; idée pour l'esprit, sentiment pour l'âme, image pour l'imagination et musique pour l'oreille... (1)

On concevra que plaçant à cette hauteur le type idéal de la poésie, nous ne pourrons (sans cependant être le moins du monde dédaigneux) nous extasier beaucoup devant des compositions qui, bien qu'elles aient du mérite, ne nous ont point *saisi par notre humanité tout entière*, et dans lesquelles nous n'avons vu et ne voulons louer que des exercices utiles et de nobles délassemens. Car il ne faut pas aller tout de suite se croire poëte dans la véritable et sublime acception du mot, parce que à l'âge où la vie coule à pleins bords dans notre âme ainsi que dans nos veines, on se sentira quelquefois transporté par de belles idées ou bercé délicieusement par des émotions charmantes. *Ce matin de la vie, comme celui du jour, est plein de pureté, d'images et d'harmonies* (René). Toute âme qui n'a pas été fanée dans son adolescence a éprouvé cela plus ou moins, et cela est en effet matière à poésie, comme la fleur est matière à miel : mais pour faire de la poésie réelle, de même que pour composer le miel véritable, il faut encore quelque chose, qu'on ne reçoit que de la nature.

Au fait, à présent :

I. *Elle*. Vous le voyez déjà, bienveillant lecteur, il s'agit d'un objet aimé, lequel, comme tous les objets aimés passés, présens et à venir, possède toutes les per-

(1) *Destinées de la poésie*, p. 18, Paris, 1834.

fections imaginables, ce que, du reste, je ne pourrais ni ne voudrais contester pour plusieurs raisons.

Ce ne sont pas là mes affaires (1).

Mes affaires, à moi critique, sont d'avertir, en toute sincérité, M. A. M., qu'il a eu tort de se permettre un ou deux de ces saugrenus enjambemens qui, à l'exception de M. Hugo lui-même, trop grand pour tenir compte des observations les plus raisonnables, ne sont employés désormais que par ses imitateurs de troisième et de quatrième ordre. Cela n'empêche point qu'il n'y ait en plusieurs endroits de la facilité, de la grâce, et aussi quelque peu d'afféterie.

II. Les vers à Nelly (autre objet aimé), par M. E. F., sont empreints d'un sentiment plus profond et par conséquent plus simple. Le jeune auteur décrit avec des couleurs tout à fait vraies le besoin de voir partager un amour plein de pureté et de tendresse : il est facile de reconnaître, à l'écouter, que son âme a déjà éprouvé ce genre d'émotions, ou du moins qu'elle en est capable.

Bien souvent je suis triste, et je me dis : Pourquoi
Cet ennui qui toujours s'appesantit sur moi ?
Pourtant j'ai, quand je veux, la douce solitude,
Les entretiens du soir avec un seul ami ;
Le loisir prolongé, puis l'heure de l'étude ;
Mais au milieu de tout je retrouve l'ennui.

Ainsi, quand tout un soir ma voix reste muette,
Quand mes yeux, qu'une larme en secret vient mouiller,
Demeurent bien long-temps fixés sur le foyer,
Ma mère tout à coup m'interroge, inquiète,
. . . .

Nous coupons court ici, en invitant M. E. F. à relire

(1) Lafontaine.

lui-même ce passage en entier : il s'apercevra que le vers devant lequel nous sommes arrêtés rompt, d'une manière malencontreuse, l'harmonie des chutes jusque-là bien soutenue. C'est la seule chose que nous trouvions à reprendre dans toute la pièce, versifiée d'ailleurs avec goût, comme on en peut juger.

Aimer sans être aimé, c'est être comme l'ange
Par le courroux du ciel sur la terre exilé ;
Le monde est étonné de sa figure étrange,
De son triste regard par le chagrin voilé.
Mais qu'un autre ange, un jour, traversant l'étendue,
Lui rapporte du ciel sa liberté perdue,
Sur la nue élevés dans leur vol radieux,
Ils oublieront la terre en planant dans les cieux !

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Voilà pourquoi ma vie est pleine d'amertume,
Voilà pourquoi l'ennui sans cesse me consume,
A l'heure où vient la nuit, au moment du réveil.

C'est qu'il faut à la fleur les rayons du soleil,
A l'oiseau du printemps son nid dans la charmille,
Au papillon doré les fleurs du champ vermeil,
A moi ton amour, jeune fille !

III. Dans les trente et une stances, de quatre vers, placées à la file sous le titre de *Réalité* (auquel on aurait droit de substituer celui d'*Illusion*), il se rencontre par ci par là quelques beaux traits, mais mêlés aux défauts les plus graves. Et d'abord la plupart des pensées manquent de vérité. Ensuite il n'y a que peu ou point de liaison entre ces quatrains formant chacun une sentence complète, de sorte qu'on peut légitimement croire qu'ils

ont été composés à bâtons rompus, sans rapport immédiat les uns avec les autres. Puis du mauvais goût à foison, des exagérations par dessus la tête, une obscurité à n'y rien voir, d'incroyables discordances de style, des puérilités, qui veulent passer pour du naïf, de grossières fautes grammaticales, et (ceci est sérieux) dans deux ou trois endroits, une hardiesse d'images portée jusqu'à l'indécence *inclusivement* mais, je le répète, au milieu de tout ce chaos, quelques beautées réelles, jetées là comme autant de preuves qu'il ne suffit pas d'une riche imagination en feu pour créer une œuvre d'art satisfaisante, mais qu'il faut avant tout de la justesse et de la solidité dans les idées.

Des citations vont justifier sur tous les points (le plus grave excepté) notre jugement aussi consciencieux que sévère :

Quand Dieu nous détacha de l'immortelle flamme
Qui brille dans son sein en lucides clartés,
Le pain fut pour le corps et l'amour fut pour l'âme :
Condamnant notre vie à deux infirmités.

O jeune homme, prends garde, il est sur notre terre
Un être au nom bien doux, créature de Dieu,
Qui déchire le cœur de sa terrible serre,
Qui mine notre corps de son terrible feu.

Malheureux celui-là qui cherche dans la femme
La fraîche goutte d'eau nécessaire à ses jours,
Le fil assez tendu pour tisser notre trame ;
Malheureux celui-là qui se trompe en amours !

Il faudrait, pour aimer la femme qui nous aime,
Confondre en un seul tout la flamme et les tisons !....
Quoi ! ma belle, tu dis m'aimer d'amour suprême,
Quand avec nos deux voix tous deux nous le disons !

. . . .

Aimer, c'est le sentir, c'est voir avec son âme,
C'est ramasser la manne épandue ici-bas,
C'est comprendre qu'en nous le reflet d'une flamme
Brille sur notre front et ne périra pas.

. . . .

Aimons ce qui respire, aimons ce qui s'élance,
La prière sans bruit, l'orage, les éclairs;
Aimons tout ce qui pend, tout ce qui se balance,
Sous le pampre un raisin, la lune dans les airs.

. . . .

Aimons le son du cor, la harpe qui résonne,
L'aquilon dans la fleur, le vent dans la forêt,
A l'aube, sur la lande, un grand loup qui frissonne,
La chute du soleil quand la lune apparaît.

. . . .

Aimer, c'est se mouvoir dans le sein de sa mère,
C'est se pouiller d'un corps et d'un blanc vêtement,
C'est pleurer à genoux, la face contre terre,
C'est rouvrir son tombeau, vivre éternellement.

C'est, lorsqu'en un accès de l'humaine faiblesse
On ne voit plus vers qui faire jaillir son feu,
Dans de flottans cheveux prendre une noire tresse,
S'en essuyer le front et s'écrier : Mon Dieu!

Si la critique était pour nous un divertissement, nous pourrions demander à M. H. N., en nous servant de ses propres paroles :

Ah ! si c'est là l'amour, quoi donc sur notre terre
Répond à de tels vœux, ressemble à tout cela ?

Mais nous avons autre chose à lui dire. Non, jeune homme, vous n'avez point vu, vous n'avez point senti,

dans votre exaltation brûlante, ce que c'est réellement qu'aimer. L'amour véritable est quelque chose de simple, parce que c'est quelque chose de profond et de pur : mais cette simplicité, croyez-moi, n'exclut ni l'ardeur ni l'énergie. Bien au contraire, le feu maintenu au fond de l'âme l'échauffe mieux que la flamme qui s'épand à flots au dehors. Et puis voyez-vous, précisément parce qu'il est dans la nature, le véritable amour doit être réalisable, tandis que, tel que vous l'avez rêvé, ce n'est plus qu'une chimère ou une frénésie, et, dans l'un et l'autre cas, comme vous l'avez dit vous-même, une *infirmité*. Je ne sais si mes paroles vous toucheront : je les trouve bien faibles auprès de ce que je sens : laissez-moi donc les fortifier par celles d'un ami plus capable de vous convaincre :

« En posant pour règle que l'intensité des passions d'une époque est en raison inverse de la véhémence avec laquelle sa littérature les exprime, je ne sais si l'on se tromperait beaucoup. Il est indubitable qu'au moyen âge les âmes étaient plus énergiques, plus ardentes qu'aujourd'hui; l'amour tel que la chevalerie l'avait fait était fort, constant, profond ; il décidait souvent de toute la destinée d'un homme. Or son expression ne nous semble-t-elle pas bien faible et bien languissante dans les troubadours, dans le Dante, dans Pétrarque ?

« N'est-ce pas le dix-huitième siècle, temps d'égoïsme, de matérialisme, de corruption, qui a produit tant de pages brûlantes, qui a créé ces formes vives, entraînantes, impétueuses, près desquelles pâlit la délicatesse de Racine, de même que le vin le plus généreux paraît fade après les liqueurs fortes ? Au reste, rien n'est plus froid au fond que toute cette exaltation délirante des Saint-Preux, des Werther et de leur innombrable famille. Ce langage con-

vulsif, ces ardeurs fébriles sont le fruit d'une tête échauffée bien plus que d'un cœur attendri : on voit facilement, pour peu qu'on ait d'expérience, que l'auteur s'est battu les flancs pour être véhément et pathétique, et qu'il s'est mis hors de lui-même faute d'être touché et pénétré au fond de l'âme. Ces peintures ont pourtant une vérité relative : elles représentent l'amour tel qu'il naît le plus souvent dans les âmes blasées et malades de notre siècle; c'est un paroxysme violent qui les tire un moment de leur désespoir habituel pour les y replonger plus profondément. Ces sortes d'ouvrages ont cela de mauvais qu'ils entretiennent et propagent la maladie qu'ils peignent. Les jeunes gens qui les lisent se font gloire d'être mélancoliques et désespérés : ils prennent pour une grande passion leur première amourette; quelquefois ces malheureux se suicident : le plus souvent ils usent promptement leurs illusions, et tombent dans le positif, c'est-à-dire dans le libertinage. De là vient qu'aujourd'hui l'on ne croit pas plus à l'amour qu'à tout le reste. Il y a pourtant un amour digne d'un noble cœur : c'est celui qu'ont si bien décrit les poëtes chrétiens.

« L'amour nous ranime et nous excite : il nous donne des ailes peur voler aux plus hautes régions, et souvent sa brûlante flamme est le premier degré d'où l'âme, mal à l'aise ici-bas, s'élance vers le créateur.... Tous ses désirs aspirent en haut; il n'a rien de vain ni de fragile....; il peut épurer nos âmes en ce monde; il les divinise après la mort (1). »

« C'est ainsi que Michel-Ange, cette âme énergique, ce puissant génie, concevait l'amour. Celui-là était né du christianisme : il a été s'éteignant à mesure que le christianisme s'est affaibli, et quoiqu'il ait trouvé en-

(1) Michel-Ange Buonaretti, *Sonnets*.

core un écho dans les vers de Lamartine, bien peu d'hommes aujourd'hui sont en état, je ne dirai pas de l'éprouver, mais de le comprendre. Ceci soit dit pour réhabiliter un sentiment qui a son grand et beau côté, quand il est l'union intime de deux âmes conformes qui mêlent ensemble de hautes pensées, de nobles élans, d'immortelles espérances; mais qui est une des grandes misères de la condition humaine, quand il n'est que la fièvre passagère des sens, ou la fermentation maladive d'une imagination désordonnée (1). »

IV. Quelques vers de *la Petite Fille* par M. T. me plaisent; mais *sa petite fille* elle-même ne me plaît point; c'est une petite coquette; voyez plutôt :

. . . .
Déjà son cœur se plaît au luxe des habits,
Elle aime à se mirer dans la glace polie;
Son orgueil est flatté qu'on la trouve jolie,
L'éloge a des parfums pour enivrer ses sens :
Elle ignore l'amour, mais elle aime l'encens.

Il est vrai que la mère de cette *douce enfant*, comme M. T. a la bonté de l'appeler, est pour beaucoup dans tout cela.

La nuit, en souriant, la douce enfant sommeille,
Son ange gardien près de sa couche veille;
Et sa mère a promis qu'un sylphe aux ailes d'or,
Pour prix de sa sagesse, et tandis qu'elle dort,
Viendrait à son chevet déposer des parures.
Elle songe de fleurs, de gazes, de fourrures, etc., etc.

En résumé, la *petite fille* de M. T. a l'espèce de gentillesse d'un grand nombre d'enfans de son âge, que l'on

(1) Edmond de Cazalès, dans son examen critique des œuvres de Charles Nodier.

voit, toujours attifés d'après la mode la plus nouvelle, folâtrer avec une grâce minaudière dans les jardins publics de Paris, et sans doute aussi quelquefois sur les vertes pelouses du beau *Mail* d'Angers : ce n'est point la petite fille simple, ingénue, mais cependant vive et aimable, telle en un mot que l'ont souvent rencontrée nos lecteurs, qui tous, à l'exception d'un sans doute, seront, j'en suis sûr, du même avis et du même goût que moi.

V. La touchante *Marie* de M. L. G., est un type souvent emprunté par la poésie à la réalité, à une réalité bien triste. C'est une tendre et confiante jeune fille dont on a trompé le cœur, et qui en perd la raison jusqu'à ce qu'elle en perde la vie, histoire trop fréquente, qu'on retrouve, sous une forme ou sous une autre, dans les ballades de tous les pays et de tous les temps. Aussi lorsque j'ai entendu M. L. G. demander d'une voie émue :

Ne connaissez-vous pas la rêveuse Marie,
A l'amour abusé,
La chaste et simple enfant qui soupire et qui prie,
Car son cœur est brisé?

Oui, certes, je la cennais, ai-je répondu tout de suite : il n'y a pas long-temps que je l'ai vue, une branche d'églantine à la main, les cheveux en désordre, son charmant et doux visage tout terni par la douleur... Le naïf, l'aimable poëte Uhland avec lequel je me promenais, par une mélancolique soirée d'automne, me l'a fait apercevoir dans une de ces longues et belles prairies du Wurtemberg, aux environs de Tubingue, la chère petite ville natale d'Uhland : il me l'a fait voir de loin se traînant à pas chancelans et égarés sur la lisière d'un petit bois où elle s'enfonce dès qu'elle voit ou entend quelqu'un. J'ai pu la considérer un instant par dessus l'épaule du poëte,

le seul homme devant lequel elle ne s'enfuie pas tout de suite tant il a l'air doux et simple, si bien qu'une fois il est parvenu à s'approcher d'elle, et lui a fait raconter sa douloureuse histoire. C'est avec cela qu'il a composé la ballade suivante, que je vous cite, mon cher L. G., à la fois comme un encouragement et un compliment mérité, regrettant bien de ne pouvoir la traduire en vers, en bons vers comme les vôtres.

La Faucheuse.

Bonjour, Marie; quoi ! de si grand matin tu es alerte et à l'ouvrage ! O la plus fidèle des servantes, l'amour ne te rend pas paresseuse. En vérité, si tu me fauches toute la prairie en trois jours, je ne pourrai te refuser plus long-temps mon fils, mon fils unique.

Le riche fermier a fait cette promesse. Avec quelle force palpite le cœur aimant de Marie! Une vie nouvelle, une puissante vie circule dans ses veines. Comme sa faulx vole, et comme l'herbe tombe sous sa faulx !

Midi darde tous ses feux ; les faucheurs harassés cherchent une source où étancher leur soif, et de l'ombre pour dormir; les abeilles bourdonnantes butinent seules au milieu des champs brûlans ; mais Marie..... elle ne s'est point arrêtée; elle travaille à l'envi des abeilles.

Le soleil a disparu, la cloche du soir tinte, les voisins crient bien haut : « Marie, en voilà assez pour aujourd'hui ! » les moissonneurs s'en vont, le berger passe avec son troupeau ; mais Marie.... elle aiguise sa faulx pour recommencer avec une nouvelle ardeur.

La rosée tombe, la lune monte, les étoiles scintillent, une suave odeur s'exhale de l'herbe amoncelée, le rossignol soupire dans le lointain; mais Marie..... elle n'a nulle envie de prendre du repos, nulle envie d'écouter le rossignol; elle fait passer et repasser incessamment sa faulx bruyante.

Ainsi du soir au matin, du matin au soir Marie se nourrit de son amour, s'abreuve d'espérance, et travaille sans relâche : puis, lorsque le soleil vient à se lever pour la troisième fois, Marie est là debout, qui verse de délicieuses larmes au milieu de la prairie fauchée.

Bonjour Marie : que vois-je? mains laborieuses! la prairie fauchée! — Je lui donnerai une bonne somme pour récompense. — Quant au mariage... tu avais donc pris au sérieux une simple plaisanterie, crédule que tu es... Comme on est fou pourtant quand on aime !

Le fermier dit, et passe son chemin. Cependant le cœur de Marie se serre, ses genoux lui manquent, la parole, le sentiment et la raison l'abandonnent : on la trouve en cet état au milieu de la prairie.

Et c'est ainsi qu'elle traîne, depuis plusieurs années, une existence engourdie et muette; et quelques gouttes de miel sont sa seule nourriture.... Ah! préparez! préparez! dans la prairie la mieux émaillée de fleurs, une tombe pour la plus aimante et la plus infortunée des faucheuses (1).

VI. Souvenirs de France.

Dans l'examen de ce fragment nous nous attacherons beaucoup plus aux idées qu'aux vers, qui, du reste, sont corrects, et assez bien tournés. Mais laissons d'abord l'auteur nous exposer lui-même son intention :

« C'est en lisant la *Gaule poétique* de Marchangy et les *Études historiques* de M. de Chateaubriand, que j'ai cru pouvoir m'associer à la pensée de ces deux écrivains en essayant de reproduire les fictions de l'un et les vérités de l'autre, dans des poésies détachées et recueillies sous le titre de *Souvenirs de France*. Une fois cette résolution arrêtée, bien que ce projet fût vaste et périlleux, je ne me suis point effrayé de l'immensité de la tâche que je

(1) *Uhland's Gedichte*, die Mæherin.

m'étais imposée; persuadé comme je le suis, que si les talens nécessaires à l'accomplissement d'une pareille œuvre me manquaient, je serais peut-être assez heureux pour me faire pardonner ma témérité en faveur de mon inspiration toute patriotique.

« Je me suis donc mis à l'œuvre avec courage, en remontant jusqu'au berceau de la monarchie française.

« Quoique Pharamond ne soit pas considéré par nos meilleurs historiens comme le fondateur de cette monarchie, et que tout l'honneur en soit rapporté à Clovis, je n'ai pas pensé devoir cependant me permettre d'effacer d'un trait de plume les quatre règnes des prédécesseurs de notre premier roi chrétien. Il m'a semblé au contraire que ce serait un noble et généreux effort de la poésie, que celui qui vengerait ces rois des injustes dédains de l'histoire; et d'ailleurs, s'il en est parmi eux qui ne présentent aucun fait remarquable et digne de fixer l'attention du poëte, il en est d'autres aussi, comme le vainqueur d'Attila et le voluptueux Childéric, qui peuvent exalter l'imagination et fournir matière à des chants plus ou moins heureux.

« J'ai donc commencé par représenter Pharamond, premier chef militaire de la nation des Francs, exhortant ses compagnons d'armes à s'élancer loin des forêts de la Germanie, pour venir dans les Gaules fonder un empire sur les débris de la puissance romaine qui s'écroule de toutes parts.

« Déjà, au commencement du cinquième siècle, les Francs, portion des Sicambres qui habitaient les environs de l'Ems et du Mein, attirés par l'espoir du pillage, avaient traversé le Rhin et ravagé le pays situé entre ce fleuve et la Moselle. N'ayant éprouvé dans cette courte expédition que très peu de résistance, ils avaient pris la résolution de

revenir en plus grand nombre et de s'y établir. C'est dans cet instant d'ivresse et d'enthousiasme qu'excitaient en eux les souvenirs et les pompeuses descriptions de leurs compatriotes vainqueurs, à leur retour des Gaules, que Pharamond s'adresse à ses compagnons d'armes et les invite à le suivre dans ces contrées :

Fiers enfans de la Germanie,
Il est temps de fixer pour jamais nos destins :
Vers des climats nouveaux, loin de la tyrannie,
La liberté nous ouvre des chemins!
Écoutez : trop long-temps dans le fond des repaires,
Au creux des noirs ravins, dans nos sombres forêts,
Nous avons promené les cendres de nos pères,
Et nos dieux sourds à nos vœux inquiets.
Ils sont las comme nous de courses vagabondes
Que dirigent sans but des désirs inconstans;
Et nos soupirs d'ailleurs et nos souhaits ardens
Ne trouvent point d'échos dans ces antres immondes.
Amis, il faut des autels à nos dieux,
Il faut des tombeaux à nos pères;
Mais pour leur adresser nos regrets, nos prières,
Trouvons-leur des autels, des tombeaux dignes d'eux.
Or, nous voulons une terre fleurie
Où déposer nos monumens pieux;
Nous voulons un ciel pur, un soleil radieux,
Qui rattachent nos cœurs au doux nom de patrie.
Ici le ciel est sombre; et d'épaisses vapeurs,
Couvrant d'un voile noir son immense domaine,
Nous disputent sans cesse un soleil sans ardeur,
Qui dérobe bientôt sa lumière incertaine.
Ici point de printemps, point de fleurs : l'hiver seul,
Toujours, toujours l'hiver au lugubre linceul;
Et les vents déchaînés à notre âme flétrie
N'apportent que ces mots : « Ici point de patrie. »
Amis, n'aurons-nous donc livré tant de combats,
Versé tout notre sang, bravé mille tempêtes,

Que pour nous endormir au milieu des frimas,
Ou ne voir que la foudre au dessus de nos têtes?
Non, non, nous méritons dans ce vaste univers
Une plus belle part pour tant de maux soufferts....

Encore une fois ce sont là des vers assez bien tournés, et il n'y a rien à leur reprocher sous le rapport de la facture : mais puisque M. A.-B. R. pense avoir fait de l'histoire en même temps que de la poésie, c'est sur ce point que nous allons lui chercher querelle.

On ne sait rien de positif touchant Pharamond. Grégoire de Tours et Frédégaire ne prononcent pas même son nom. Prosper Aquitanicus est le premier écrivain qui ait parlé de lui, et voici tout ce qu'il en dit: « A la vingt-« sixième année d'Honorius, Pharamond règne en *Fran-« conie*(1). » Un des plus grands érudits qui aient jamais existé, Gottfried Henschenius, établit d'une manière irréfragable que Pharamond n'apparaît dans aucun document *authentique* avant le *neuvième* siècle. Mais nous voulons bien, pour un instant, regarder comme incontestable et l'existence de Pharamond, et le peu de choses qui se trouvent sur son compte dans le *Compendium* de *Trithemius* et dans les *Gesta Francorum*. A présent qu'en résulte-t-il? Qu'il y a eu un chef militaire de *Francs* nommé Pharamond, lequel, choisi pour général de l'expédition par d'autres chefs militaires comme lui, est parti en aventures, au cinquième siècle, à la tête d'une bande (car les armées de ces *Condottieri* n'étaient que des bandes, formées principalement par la jeunesse, le reste de la population demeurant attaché au sol), et s'est emparé d'une mince portion de territoire sur cette partie de la rive gauche du Rhin appelée alors *Gaule-Belgique*. Nous disons que

(1) Prosper Aquitanicus, *Chronique depuis l'origine du monde.*

la portion du terrain pris était assez faible : en effet celui que les mêmes *autorités* donnent pour fils et pour successeur à Pharamond, Clodion, qui est censé avoir fait de nouvelles conquêtes, n'alla pas plus loin que Tournay et Cambrai. Y a-t-il dans tout cela, nous le demandons maintenant, l'ombre de ce qu'on peut proprement appeler un fondateur ou même un prince de la *monarchie française* ?

Quant aux couleurs par trop sombres à travers lesquelles la jeune imagination de M. A.-B. R. a vu la patrie de Pharamond, je me contenterai de lui mettre sous les yeux une carte générale d'Europe : il y verra du premier coup d'œil que Wurzbourg, capitale *putative* de son héros, jouit de la température de Paris, et, par exemple encore, que Munich, d'où je prends la liberté d'écrire ces franches observations, et qui sans doute faisait aussi partie de la pauvre Germanie aux *éternels frimas*, se trouve exactement sous le même degré de latitude qu'Angers notre commune ville natale.

Du reste, puisque M. A.-B. R. a le goût des investigations historiques, je ne puis trop lui recommander de prendre la peine et le plaisir d'aller puiser aux *sources*, sans trop se confier à Marchangy, ni même, j'oserai le dire, aux *Études* de M. de Chateaubriand.

VII. Sonnets polonais de Jérôme Kajsiewicz.

Tout est dit sur les lamentables malheurs de la Pologne, mais tout n'est pas dit sur les vertus et les talens d'un grand nombre de ses fils exilés. Parmi eux, combien de cœurs et d'esprits d'élite, auxquels l'occasion seule manque pour faire ou pour écrire de grandes choses ! Nous en connaissons plusieurs que le ciel a doués de la sorte : ils nous sont chers au double titre de leurs qualités et de

leur infortune. Ici, ce sont deux dignes enfans de cette belle patrie détruite, qui, adoptés comme deux Angevins de plus, par les jeunes auteurs de la *Gerbe*, apportent en retour chacun leur épi, l'un de poésie forte, tendre et fière, l'autre de haute métaphysique. Tout cela forme un spectacle singulièrement touchant, où l'on trouve réuni ce que la jeunesse a de plus élevé, de plus généreux et de plus aimable.

Jérôme Kajsiewicz s'arrête d'abord devant le berceau d'un Lithuanien, devant son propre berceau, et il envie le sort *du jeune poëte né sur la crète des montagnes, où l'aigle arrange son aire, où la lune et les étoiles se baignent dans le miroir des lacs, où le roc orgueilleux se dresse svelte comme un montagnard. Ah! de telles vues gonflent la poitrine, et la pensée inspirée s'élance jusqu'au ciel!* Ceci m'a vivement rappelé la nature du Tyrol, cette nature si grande et si pittoresque, dont les premières montagnes, jetées en demi-cercle à dix lieues au sud de Munich, mais qui semblent en être beaucoup plus près, vous attirent comme magnétiquement avec une irrésistible puissance, lorsque par un beau jour, accoudé sur votre fenêtre ouverte, vous voyez mille blancs sommets de formes variées et de diverse hauteur, semblables aux gradins d'un amphithéâtre élevé jusqu'aux cieux, étinceler tous aux rayons du soleil, et ces larges zônes d'ombre que forment les cîmes noires des forêts suspendues à leurs flancs.

Le Départ pour la guerre, *la Patrie*, *le Rêve d'un exilé*, *le Uhlan* sont autant de pages de la vie de Jérôme Kajsiewicz, pages douloureuses, chantées sur les bords d'un fleuve étranger, aux saules duquel le jeune poëte heureusement n'a point suspendu sa lyre. Voici quelques uns des passages les plus pénétrans :

LE DÉPART.

Ah! qu'il est affreux de dire à la maison paternelle les dernières paroles, lorsqu'une famille entière enlace ses bras au cou d'un fils qui s'éloigne les armes à la main.... Mais une autre mère m'appelle : pleurez, parens ; Polonais, réjouissez-vous ! Lent à m'arracher à ces chères angoisses, je courais dire adieu aux bois, aux montagnes, aux collines, au Niémen, le muet témoin de mes rêveries. Vous reverrai-je un jour ?

A LA PATRIE.

Quand l'aube de la vie blanchit pour moi, je te reconnus pour ma mère, et t'aimai comme elle. Mais dès que je sentis la force couler dans mes veines avec le sang, ce fut en amant que je t'aimai d'un amour éperdu. Il reste plus d'un tombeau témoin de mes combats à outrance en ton honneur. Et maintenant, la nuit est venue : tu pleures ; moi je souffre. Je t'ai quittée, mais va, je reviendrai bientôt t'apporter la couronne nuptiale.

LE RÊVE D'UN EXILÉ.

Me voilà de retour à ma chaumière ! Au seuil de la porte, je trouve mon père en cheveux blancs, ma mère et mes sœurs charmantes. Un petit frère inconnu demande : « Maman, qui est-ce donc ? » Ma bien-aimée paie par de tendres embrassemens la dette de son cœur, les vieux serviteurs versent des larmes ; et les vétérans inépuisables en questions m'attirent dans leur cercle babillard. Cependant le cheval, ami de ma jeunesse, hennit à l'écurie pour me saluer ; j'entends hurler de joie mes

chiens, l'épouvante des fourrés de Lithuanie; mon luth caressé par la brise redit les airs que je lui appris; le bois et la prairie exhalent mille parfums, et, comme au matin de ma vie, toute noire pensée se tient loin de moi.

LE UHLAN.

La prunelle se meut moins rapide dans son jet que mon noir cheval dans sa course; le vent et les éclairs n'oseraient se mesurer avec mon noir cheval. L'ivoire aux pieds, une étoile sur le front, il vole à travers les steps glacés comme une sombre tempête. Lorsque je nage sur son dos dans les vagues des montagnes et des vallées, son oreille dressée est pour moi la boussole d'un vaisseau; et quand sa crinière échevelée par les vents ruisselle sur son cou orgueilleux, l'on dirait d'un drapeau funèbre flottant sur les tombes du cimetière.

De telles poésies n'ont pas besoin d'éloges : il en est un pourtant dont j'aurais de la peine à me dispenser. Lorsque j'ai lu pour la première fois le *Uhlan* de Jérôme Kajsiewicz, je me suis aussitôt senti reporté à Dresde, où Adam Mickiewicz eut la bonté, en 1832, de me communiquer sa sublime description du *Cheval de l'Arabe*, telle qu'il l'a si énergiquement traduite lui-même en prose française, à Weimar, dans la maison de Goëthe, pour notre grand statuaire David.

Nous voici arrivés aux morceaux en prose, et ce va être pour nous une occasion de toucher les points les plus importans de la littérature : mais nous ne commencerons pas cette fois par faire une dépense de principes, aimant mieux n'exposer les nôtres, d'ailleurs fort simples et peu nombreux, qu'à mesure que nous y serons en quelque sorte provoqués par le sujet lui-même.

I. Un Matadero (1).

Ces pages détachées de l'album d'un jeune écrivain qui s'est déjà fait connaître par un volume intitulé *Souvenirs Atlantiques*, peuvent donner un aperçu complet de sa manière. Nous employons à dessein le mot *manière*, parce que, dans ce qu'il écrit, M. Th. P., presque exclusivement peintre de paysage, possède réellement, comme tous les vrais artistes, une manière, une touche à lui. Cette touche est éclatante, gracieuse et délicate : mais la nature même du genre dans lequel elle s'enferme, la réduit à un assez petit nombre d'effets. Nous ne voulons rien ôter par là au mérite intrinsèque, nous oserions même dire à la perfection relative des tableaux de M. Th. P. : tout ce que nous prétendons, c'est que, s'étant borné à décrire, il a subi et devait subir nécessairement les conditions inhérentes à la description pure et simple. Or nous aurions aimé voir notre compatriote voyageur s'élever plus haut ; nous aurions désiré qu'à ses peintures du sol et des costumes il eût joint ce qui intéresse les esprits sérieux, par exemple, de bons renseignemens d'ethnographie, d'archéologie, de statistique générale, ou quelque autre chose semblable; en un mot qu'il eût aussi songé à l'utile : tout le monde y aurait gagné, lui le premier sous tous les rapports. Du reste n'oublions pas que M. Th. P. n'avait que vingt et un an lorsqu'il publia son livre, et surtout disons, en poussant notre analogie jusqu'au bout, que ce n'est pas chose impossible à un bon peintre de paysage de devenir peintre d'histoire distingué avec l'âge et le travail.

Maintenant, ceux de nos lecteurs auxquels les *Souvenirs Atlantiques* ne sont pas connus vont s'en faire une idée par l'extrait suivant : c'est la partie principale de la des-

(1) Une tuerie.

cription d'une chasse au buffle, dont l'auteur a été témoin aux environs de Montevideo, sur les bords de ce magnifique fleuve de la Plata, qui ressemble à une mer.

« .... Cependant le moment était arrivé. Les *Péones* se préparèrent au travail, et les enfans rôdèrent autour du *corral;* ainsi de jeunes aiglons, dans leur aire, font claquer leur bec à l'odeur d'une chair sanglante. Tout à coup les troupes d'oiseaux s'ébranlèrent; cette nuée de vautours et de goëlands poussait des cris lugubres, et leurs ailes innombrables obscurcissant le soleil, décrivaient une vaste spirale autour des victimes. On ouvre le *corral*; les bœufs sortent à travers les chardons, maintenus en troupeau par des gens à cheval; le Matador part en agitant son *lazo*; les *Péones* à pied, bras et jambes nus, le couteau à la main, se mettent à la poursuite. Il est impossible à l'Européen qui n'en a pas été témoin de se figurer avec quelle inconcevable adresse le cheval et le cavalier attaquent le bœuf. L'adroit *Gaucho* fait tourner son *lazo* au dessus de sa tête, tandis qu'il choisit du regard l'animal qu'il doit arrêter; le nœud part, la corde tombe sur le cou du bœuf, qui, en s'élançant, resserre la corde fatale; le cheval, les oreilles droites, la tête en avant, les naseaux gonflés, prévient l'effort du taureau, tandis que le cavalier posant sa main sur le *lazo*, et le soutenant, juge à sa tension quelle doit être la violence des secousses ; alors, par un mouvement de la bride et du genou à peine perceptible, il gouverne son cheval avec autant de légèreté qu'un patron de baleinier guide son esquif au milieu des brisans. C'est à ce moment que la physionomie naturellement farouche des Espagnols d'Amérique prend ce caractère incroyable d'intelligence physique, qui leur donne un si grand empire sur les animaux. Le bœuf, subjugué par le *lazo*, obéit en beuglant à son impression; il bondit en courant, se débat, fait voler la

poussière, laboure le sol avec ses cornes; et le *Péone* le suit pas à pas, épiant l'instant où l'animal harassé s'arrête ou ralentit sa marche; bientôt il le frappe en travers au dessus du jarret: un hurlement sourd et lugubre que lui arrache la douleur est le prélude de sa chute. Ranimé par la rage, traînant sa jambe sanglante, il se relève plus furieux; mais épuisé par la perte de son sang, sa course plus lente le livre aux attaques répétées de son ennemi; le *Gaucho* allongeant adroitement son bras, frappe avec plus d'assurance: l'animal vaincu baisse la tête, s'embarrasse dans le *lazo*, et succombant enfin à cette lutte inégale, il s'en va rouler avec un râle horrible sur les restes palpitans de ses compagnons.... »

A notre avis cette description pourrait être mise sans désavantage en regard de celle *d'un combat de taureaux* par M. Mérimée.

II. *Une promenade aux bords du Rhin*, également dans le genre descriptif, est l'œuvre aussi facile qu'agréable d'un *Dilettante* qui n'a pas de prétentions (chose rare chez un *Dilettante*), mais qui, on le voit bien, produirait aisément, s'il en voulait prendre la peine, de belles et bonnes compositions d'une plus haute portée.

Nous ne nous arrêterons point à plaisanter notre aimable compatriote sur l'espèce d'*heïmweh* (1) dont il a été saisi au cœur à quinze lieues de Strasbourg, dans les ravissantes campagnes de Baden-Baden: nous préférons citer tout de suite sa description d'Heidelberg si vive et si gracieuse, en nous permettant d'exprimer le vœu que M. L. C. visite quelques autres universités de l'Allemagne dans un autre temps que celui des vacances.

« .... Heidelberg est une petite ville, siége d'une uni-

(1) Mal du pays.

versité renommée, dans le grand duché de Bade. Jadis elle faisait partie du Palatinat que ravagea Turenne ; et son château qui fut alors démantelé par les Français était la résidence de l'électeur. Elle est située sur les bords du Necker, qui va se jeter dans le Rhin à quatre lieues de là, près de Manheim. Lorsqu'on arrive par la route de Francfort, on suit long-temps une route bordée d'arbres fruitiers, au milieu de campagnes fertiles et unies qui ressembleraient assez à la Normandie, si elles n'étaient bordées à gauche par les hautes montagnes de la Forêt-Noire. Cet aspect monotone commençait à me fatiguer, et mes yeux s'appesantissaient, lorsque notre voiture tourna tout à coup : nous roulions sur le bord d'une limpide rivière, encaissée entre deux chaînes de montagnes, et devant nous apparut soudainement Heidelberg, suspendu sur le penchant de la côte droite, entre un gracieux pont et les ruines de son magnifique château, bâti en pierres rouges. La position de ce château est si sauvage, que les cerfs de la forêt qui couronne la montagne viennent boire aux sources qui jaillissent au pied de ses murailles.

« Dès le soir nous y montâmes ; c'était un dimanche : une foule nombreuse se promenait dans les allées du parc, qui élevées en terrasse, les unes au dessus des autres, semblent suspendues en l'air, et donnent l'idée des jardins enchantés de Babylone. Trois jeunes Styriens chantaient dans un bosquet des airs de leur pays avec l'instinct musical des Allemands et la naïveté des montagnards. De plus, une excellente musique en cuivre cachée dans les lierres qui recouvrent la plate-forme d'un donjon, retentissait au loin sans qu'on pût voir les exécutans ; de sorte qu'il était facile de croire que les anciens châtelains étaient revenus de l'autre monde pour sonner leurs fanfares favorites ; et cette illusion vous saisissait surtout dans la

grande cour du château, où tous ces preux chevaliers, casque en tête et lance au poing, rangés dans les niches des murailles, semblent être encore là pour défendre leurs tours ruinées et leur créneaux détruits. »

III. L'article intitulé *Saint-Maurille*, *évêque d'Angers*, présente un exposé succinct de la carrière épiscopale de ce prélat du quatrième siècle, long-temps objet de la vénération particulière de l'Anjou, et dans la vie duquel on voit se réfléchir la physionomie de toute cette époque, où les pontifes de l'Église, centre d'attraction pour les peuples initiés par eux à une nouvelle vie, remplissaient le double rôle d'organisateurs religieux et sociaux, qui a fait dire au sceptique Gibbon : *qu'ils ont formé le royaume de France.* M. V. G., dans les trois premières pages servant d'introduction à son récit, met fort bien en relief le caractère de la France d'alors, quand il dit que, pour s'en faire une juste image, « il faut abattre par la pensée nos cités, nos églises modernes, l'ogive elle-même, et lui substituer le plein cintre roman, dans toute sa force et ses tons graves; oublier jusqu'aux donjons féodaux, et rétablir les murs romains dont les cités des Gaules furent ceinturées pendant cinq siècles : dans l'ordre moral et politique, ne voir que la puissance des évêques, se rappeler que les saints eurent le don des miracles, l'intuition de l'avenir, et que les peuples leur portèrent une si grande vénération, que plusieurs datèrent leurs années de la mort de ces évêques. » Jusque-là le jeune auteur a complétement raison, selon nous, et l'expression est comme l'idée, nette et vigoureuse. Mais plus loin nous ne pouvons nous empêcher de relever une inexactitude qui s'est glissée dans ses paroles, non dans sa pensée sans doute, lorsque venant à l'art du quatrième siècle, après avoir averti notre imagination d'oublier « les fresques de Michel Ange, les vierges de Raphaël,

les vitraux peints de Cimabué, les sculptures de Jean Goujon, » il ajoute : « et même ces statues effilées, amaigries, spiritualisées par *cette idée chrétienne que le corps n'est rien, et que l'âme est tout.* Ceci n'est pas une idée chrétienne, mais une idée prêtée au christianisme par les Saint-Simoniens, chose un peu différente. Notre divine religion reconnaît et prend la nature humaine telle qu'elle est : toute sa tâche consiste à rétablir entre nos diverses facultés la hiérarchie rompue, et, sous ce rapport, le passage suivant de saint Augustin nous semble résumer, d'une manière aussi belle qu'exacte, la doctrine de l'Église : *Que mon âme domine ma chair, que la raison domine mon âme, et que votre grâce, Seigneur, domine la raison* (1)! En général il faut être très circonspect dans le choix des termes lorsqu'on touche à la philosophie, à plus forte raison lorsque l'on touche au dogme. M. V. G. a négligé une autre fois cette règle, en employant à la place du mot *spiritualisme* celui d'*animisme*, dont le sens est tout autre. Du reste la narration de notre nouveau chroniqueur est méthodique, claire, pleine de faits, semée d'images heureuses et de nobles sentimens, nous dirons même correcte, en faisant toutefois nos réserves sur certaines tournures et expressions, qui peut-être passeraient pour des beautés dans ce que l'on appelle aujourd'hui *le style chatoyant*, mais qui, à coup sûr, n'appartiennent pas à la vraie langue française.

IV. Il y a bien du charme dans les pages trop courtes jetées avec autant de grâce que d'abandon sous ce joli titre : *Fleurs et Ennuis*. Retiré au fond d'une campagne où il s'est adonné à la culture, particulièrement à celle des arbres

(1) *Dominetur carni anima mea, animæ ratio, rationi gratia tua, Domine!*

et des fleurs, M. E. G. mande à ses amis de la ville que, quelque agréable qu'ait souvent été pour lui cette simple occupation, elle répond mal désormais aux besoins de son âme, et ne suffit même plus à tromper sa tristesse. Mais d'où peut-elle venir cette tristesse qu'il faut bien reconnaître pour vraie à la vivacité pénétrante de ses accens, d'où peut-elle venir dans un cœur si jeune? A-t-il donc, comme tant d'autres de notre âge, épuisé la coupe des plaisirs, toutes les roses de son printemps sont-elles effeuillées, et, pour parler le grand langage de Bossuet, en est-il venu maintenant à *cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine*? Oh! non, sa mélancolie vient d'une autre source; écoutons-le, il va lui-même nous l'expliquer : « Ce que je cherche, voyez-vous, ce qui me manque, c'est ce calme intérieur, cette satisfaction intime, qui ne peuvent résulter que de la connaissance profonde des vérités étroitement liées à l'existence et à la destinée du principe immatériel qui pense et brûle en nous.... Ce qui me manque encore, c'est cette foi ferme qui ne s'arrête point devant les résistances, et qui suppléant par l'amour aux convictions de la science, donne à l'âme cette plénitude d'aise, de confiance, de paix où elle puise une nourriture si forte, qu'elle se sent toujours prête à gravir le plus rude sentier, et à laisser sans regret, pour marcher plus légère, l'inutile bagage des jouissances terrestres.... Voilà pourquoi les stériles occupations de la campagne sont pour moi d'un vide si accablant, si dénué de cette nourriture abondante qu'il me faut, à moi, qui ressens les besoins infinis de l'intelligence, et subis une de ces maladies morales que peuvent seules guérir des paroles de vie.... Voilà pourquoi je ne saurais me plaire au milieu de vous fleurs charmantes, dont le commerce suppose bien plus qu'il ne donne la paix du cœur.... » Comme je l'ai déjà dit, n'est-

ce pas qu'il y a un grand charme dans ces lignes? Eh bien! songez que ce qui l'a produit, ce charme si vif et si doux, c'est quelque chose de mille fois plus charmant encore: c'est une âme virginale éprise d'amour, d'un amour immense, pour l'éternelle vérité!

V. Un fragment d'une correspondance philosophique.

Nous regrettons qu'au lieu de se borner à ces deux pages, l'éditeur de la *Gerbe* n'ait pas demandé une dissertation entière à la plume féconde de M. ***, qui l'aurait promise et produite le même jour. Cependant, comme la manière de penser et d'écrire de l'auteur nous était déjà connue par d'autres publications, il se trouve que nous avons pour l'apprécier une base plus que suffisante. L'idée, l'imagination, le sentiment, les connaissances scientifiques et littéraires abondent dans les travaux de cet esprit aussi vif qu'étendu: mais le goût de l'expression, et même la sûreté du jugement, que l'on pourrait peut-être appeler *le goût de la pensée*, ne sont pas toujours à la hauteur de ses autres facultés. Tout en faisant à la nature la part qui lui revient dans ce défaut d'équilibre, nous n'hésitons point à dire qu'il a aussi pour cause une négligence habituelle, un dédain systématique à l'égard des formes reçues.

Expliquons-nous bien, et si nous avons pour nous la raison et la logique, ne désespérons pas de convaincre un philosophe.

Les idées n'étant saisissables au dehors, et même intérieurement (comme l'a démontré M. de Bonald), que par leur expression ou forme, il s'ensuit qu'une idée quelconque, mais surtout une idée métaphysique ne peut-être exacte et complète qu'au degré où l'est la forme même sous laquelle elle s'exprime. Ce principe est, croyons-

nous, aussi rigoureux que simple. Or, il ne nous en faut pas davantage pour avoir gain de cause avec M. ***. En effet, nous concluons de là, non moins rigoureusement, que, s'il voulait prendre la peine de relire avec calme et sévérité ce qu'il écrit, ses compositions auraient plus d'unité et d'harmonie, qualités fort estimables qui n'excluent nullement les autres. Dans les productions intellectuelles comme dans celles de la peinture, par exemple, l'idée, l'imagination, le savoir et le sentiment ne sont pas tout : il faut de plus la pureté du dessin et l'entente des couleurs. Que notre jeune métaphysicien y prenne garde : les hautes idées philosophiques n'agissent point par leur seule énergie naturelle sur la grande majorité des lecteurs, même capables et studieux. La vue de notre intelligence est tellement affaiblie que, pour contempler ou simplement percevoir ces mêmes idées, nous avons tous plus ou moins besoin qu'on nous les présente avec leur expression essentielle, comme dans une glace pure.

Un grand vide dans les études sérieuses de notre époque, c'est l'absence d'une vraie philosophie générale, qui, embrassant et formulant les principes fondamentaux de l'intelligence, illuminerait tout le domaine de la pensée, et, par ses clartés irrésistibles, forcerait les autres sciences à graviter, même malgré elles, vers le christianisme, cet inépuisable foyer de lumière et de chaleur, dans le seul orbite duquel elles doivent décrire leur course pour éclairer et réchauffer le monde. Peut-être cette grande production, que notre siècle verra paraître, puisqu'elle est nécessaire à notre siècle, ne sera-t-elle point précisément l'œuvre d'un seul homme : peut-être, à cause des vastes développemens qu'elle exige, ne sera-ce qu'une réunion harmonieuse de longs efforts individuels : dans cette hypothèse nous regarderions sincèrement M. ***, comme

capable d'apporter de nombreux et précieux matériaux à la construction de l'édifice ; dans tous les cas, nous lui conseillons vivement de continuer ses travaux en modifiant son style.

VI. *De la Possibilité des Revenans*, est un ingénieux article, fort bien écrit, dans le genre de Charles Nodier. Mais précisément à raison de cette ressemblance, le travail de M. C. L. a plus de finesse et d'éclat que de véritable profondeur. Chez le brillant disciple, comme chez le maître accompli, le principal c'est la forme, une forme pleine d'agrémens et de délicatesse. Aussi n'engagerons-nous point avec lui une discussion en règle sur ce qu'il appelle *son rêve doré, sa chimère*, et qui au fond n'est ni une chimère ni un rêve, mais bien *une réalité* généralement reconnue, à savoir qu'il existe des rapports d'intelligence à intelligence, d'âme à âme entre le monde où nous vivons et un autre monde, rapports non pas toujours simplement spirituels (quoique ce soit leur mode de manifestation le plus ordinaire), mais quelquefois aussi accompagnés de phénomènes sensibles, comme le prouvent des *faits* (1) qu'un homme conséquent ne saurait rejeter, sans renverser du même coup toute certitude historique. M. C. L. n'attaque point de front son problème ; il ne recherche point à l'aide de procédés logiques rigoureux si les rapports dont il s'agit sont ou ne sont pas *démontrés* par le genre de preuves convenable : tout ce qu'il veut, tout ce qu'il demande, c'est qu'on lui accorde une simple *possibilité*, pour s'en faire (tranchons le mot) une sorte de joujou intellectuel. De cette manière son travail n'a,

(1) Voyez, en particulier, ceux que rapporte le célèbre naturaliste Schubert dans son *Histoire de l'âme* (*Geschichte der Seele*), chez Cotta.

en dernière analyse, d'autre conclusion que l'épigraphe empruntée par lui à Obermann : *Je ne dis pas : « cela est : » mais n'y a-t-il point quelque témérité à dire : « cela n'est pas ?* » conclusion fort peu honorable pour la philosophie, si l'on entend par là quelque chose de sérieux, mais dont peuvent se contenter, à ce qu'il paraît, les esprits qui n'ont la force de n'être ni tout à fait croyans, ni tout à fait sceptiques.

VII. Évocation.

Ici nous éprouvons une véritable peine, celle d'être obligé de dire à un jeune homme, pour lequel notre affection égale notre estime, une de ces vérités rarement bien reçues, et encore plus rarement mises à profit, mais devant lesquelles la critique sincère ne doit pas reculer.

Ce ne sont point assurément les pensées, ni les sentimens, ni l'imagination qui manquent à M. V. P. Bien au contraire, tout cela surabonde chez lui : mais il a l'énorme défaut de croire qu'il faille un langage étrange pour dire ce que l'on conçoit et ce que l'on sent avec vivacité, tandis que (retenez-le bien) tout le secret de l'écrivain original consiste à se faire un style à lui avec la langue de tous.

Nous n'avons pas d'autre conseil à donner à notre jeune et cher compatriote que de s'appliquer de toutes ses forces à mettre de la simplicité, une grande simplicité, dans sa manière de penser et de s'exprimer. Autrement il continuera d'avoir le malheur et le ridicule de commettre des pages du genre de celle que nous allons extraire de son article, en l'assurant que notre intention est d'essayer un avertissement salutaire, et pas du tout de faire une mauvaise plaisanterie.

« Du jour où il m'arrivera de renier l'Église, je me proclame par avance un formidable ingrat. Qui m'a béni et

nommé ? Qui m'a sauvé tout naufragé du sein de ma mère, pour me bercer dans l'amnios hospitalier de la foi ? Qui a secoué sur mon front régénéré ces capsules mystérieuses, d'où s'égrènent les pensées, si ce n'est elle ? Intelligence, instinct d'en haut qui se mire au puits des consciences privées ? Paroles humaines, échos qui retournent à leur son ! De là tout m'est venu, d'elle toute rosée a plu sur ma tête; j'ai cru avant de savoir, et depuis, en face de l'idée transmise, les idées perçues ont pâli humbles comme des faits. Enfant, le soleil de midi a rayonné pour moi de l'auréole du sanctuaire : je nageais jusqu'aux genoux dans les bluets du *sacre* (1), avant d'avoir effeuillé la nielle et le coquelicot dans les blés. Elle disait, et les choses naissaient, et sous le souffle de cette unité génératrice, l'univers pour moi se revêtait de nombre, les fleurs s'implantaient d'elles-mêmes épanouies sur un involucre donné. Qui m'a découpé en feuilles d'or les flottantes vacillations du monde sur l'horizon immobile et éternel ? Oh l'Église! elle a fait de la nature un réceptacle immense où la foi s'abîmait pour produire, et d'où les glorifications sans fin chatoyaient, tournoyaient sous ses chastes baisers. La nuit, quand Smarra visitait ma couche, des gardiens vigilans exorcisaient mon sommeil, et j'avais pour rafraîchir ma langue embrasée une goutte d'eau bénite, tombée du rameau suspendu à mon chevet. Tradition, tradition sainte : par elle j'ai connu, j'ai pensé, j'ai aimé ; et chaque larme dégagée du contact de cette révélation avec l'épreuve, sous les déterminations passagères de la vie, s'est cristallisée en perles d'un chapelet invisible que mon patron défile pour moi dans les cieux. » (Sic.)

(1) Dénomination locale donnée en Anjou à la procession de la Fête-Dieu. (*Note du rédacteur.*)

VIII. Les six pages portant pour titre *Savoir et Croire* sont ce morceau de haute philosophie que nous avons annoncé. L'auteur, après avoir reconnu comme fait le divorce existant presque partout aujourd'hui entre la foi et la science, montre les tristes résultats de cette scission pour l'une et pour l'autre. Mais il ne se borne pas, comme tant d'autres, à mettre la plaie à nu : il en indique le remède, qui, selon lui, doit découler d'une exposition scientifique des dogmes chrétiens ; ces divins dogmes renfermant, soit virtuellement, soit en puissance, la philosophie la plus élevée et la plus complète. Cela revient à une grande idée de saint Augustin exprimée avec sa profondeur et son exactitude ordinaires dans un de ses plus beaux traités (1) : *car nous croyons et enseignons* (*ce qui est le principe fondamental du salut*) *que la philosophie ou l'étude de la sagesse ne diffère point de la religion*. Qu'il serait à désirer que cette vérité, bien comprise par les dépositaires de l'enseignement religieux, servît de base à de grandes expositions dogmatiques appropriées aux besoins d'une foule d'esprits qui ne veulent arriver à la foi qu'à travers la science ! Il y a, nous le pensons fermement, tout un ordre de démonstration évangélique en harmonie avec les nécessités intellectuelles de notre époque : ce serait d'établir d'une part l'identité des plus simples doctrines chrétiennes avec les résultats les plus satisfaisans de la philosophie, et d'autre part, de prouver que le christianisme seul possède la clef de ces problèmes à la fois si importans et si difficiles, dont la raison humaine, tant qu'elle est livrée à ses seules forces, poursuit vainement la solution (2). Telle était en-

(1) *De la Vraie religion*, chap. 5.

(2) *Que la foi devienne science et que la science devienne foi !*

core au fond la pensée du grand évêque d'Hippone, lorsqu'il disait : *nous avons discuté de manière que, ce que nous croyions déjà touchant cette chose, par soumission à l'autorité divine, des raisons pesées et développées le rendissent évident à l'intelligence.* Voilà l'accord de la foi et de la raison que M. Léonard Rettel appelle de toute son âme et dont il a donné, ce nous semble, une notion aussi juste qu'étendue. Laissons-le parler :

« L'histoire du christianisme dans son développement est une chaîne de changemens selon le caractère et les circonstances, en un mot, selon les besoins des différentes nations et des différentes époques, et son mode de développement lui-même diffère en raison de ces besoins. En Égypte, par exemple, la religion chrétienne a pris un caractère sombre et morne, analogue au penchant de ce pays pour la solitude et la méditation. En Grèce, pays de luttes et de discussions, elle s'est mise à raisonner. A Rome, elle est devenue organique et législative, et voilà pourquoi l'Église a établi son siége à Rome. On a vu cette religion tour à tour docte et chevaleresque, despotique et républicaine, au gré d'exigences temporelles et passagères, sans que jamais, dans ces diverses phases, elle altérât son essence indélébile qui s'est toujours soutenue et se soutiendra toujours au milieu du temps dont elle ne dépend pas. Aujourd'hui, besoins nouveaux : besoins d'une libre existence sociale, d'une liberté de force et de raison issue du christianisme même, ce que beaucoup de philosophes paraissent ignorer. Or, pour satisfaire ces besoins il faut de nouvelles théories dans la philosophie et dans la théologie, c'est-à-dire de nouvelles expositions des vérités anciennes. Ainsi, de même que le christianisme nouveau-né devait briser les formes orientales pour se produire chez les peuples d'Occident, de même que plus tard il devait

recourir soit à la méthode de Platon, soit à celle d'Aristote, pour combattre les erreurs enveloppées dans les traditions de l'Orient ou cachées dans les formules du dialectisme, de même il lui faut aujourd'hui une allure librement rationnelle pour attaquer la raison qui présente ses sophismes sous les dehors de l'indépendance. Mais la plupart des théologiens actuels se tiennent en dehors du combat, et en cela ils commettent deux fautes principales : la première, de regarder la raison humaine non seulement comme ne pouvant marcher de front avec la foi, mais encore comme une force ennemie; la seconde, de décorer du nom de raison une force déviée. La foi est le savoir du cœur, le savoir est une foi de raison ; dans ces deux définitions se trouvent résumés tous les rapports existant entre ces deux fonctions de l'âme; et toujours, lorsque l'une de ces deux forces est active, l'autre sert de base à cette activité, et réciproquement. La foi, en tant que sentiment et activité tout ensemble (puisqu'elle ne reçoit pas simplement, mais qu'elle donne aussi), la foi, disons nous, est une confiance mutuelle d'homme à Dieu ; pour qu'elle soit volontaire, il faut qu'elle soit libre (1); or il n'y a pas de choix possible sans notion de la chose choisie.

« En terminant ici l'analyse abstraite des rapports qui existent entre *savoir* et *croire*, nous indiquerons un travail de M. Baader (2), où cette question est embrassée dans toute son étendue et fouillée dans sa profondeur avec une étonnante énergie. Pour nous, ce que nous avons voulu démontrer, c'est la nécessité de ces relations dans la théorie et dans la pratique : mais surtout nous avons voulu démontrer

(1) *Nemo credit nisi volens.* Saint Augustin.

(2) *Sur les Rapports de la Science et de la Foi* à propos du *Tableau de la Philosophie en France,* de M. Bantain, par Franz Baader. Munich, 1833.

que, dans la théologie, considérée comme science, les rapports de la croyance et du savoir doivent incessamment se développer et subir les modifications des temps (1) ».

On le voit, le désir qui possède l'âme aussi généreuse qu'intelligente du jeune philosophe est le même dont beaucoup d'autres âmes, sœurs de la sienne, sont tourmentées : c'est l'ardent désir de voir le clergé comprendre enfin que, parallèlement à ses fonctions saintes et à ses sublimes devoirs de charité, il a une mission scientifique à remplir. Et cette mission, ce n'est pas nous jeunes gens qui la lui imposons de notre chef; c'est celui-là même qui a dit : *les lèvres du prêtre conserveront la science.* Or, nous ne saurions le crier trop haut, puisqu'on se bouche les oreilles pour ne pas l'entendre, la science, aliment intellectuel dont la préparation doit différer d'après les tempéramens, les âges et les lieux, la science telle qu'il la faut aux esprits de notre temps, malades et faibles, il est vrai, mais avides de nourriture, cette science, en général, n'est point sur *les lèvres du prêtre.* Parmi les hommes religieux, nul ne disconvient de ce fait déplorable, à moins qu'il ne soit aveuglé par des préjugés de position ou d'amour propre. *Tous les bons esprits*, a dit encore le jeune écrivain que j'ai cité plus haut, et dont la parole, non moins exacte que grave en ces matières, a droit d'être écoutée, *tous les bons esprits sont frappés*

(1) Dans les deux pièces de Jérôme Kajsiewicz et de Léonard Rettel, nous nous sommes permis quelques changemens de style dont nous pensons bien que ni le poète ni le philosophe ne voudront s'offenser. Ce n'est point une chose étonnante que ces jeunes auteurs polonais, qui ne sont que depuis peu de temps en France, n'écrivent pas encore notre langue avec une entière pureté : ce qui est réellement surprenant, c'est qu'ils puissent déjà l'écrire comme ils font.

de la nécessité d'une rénovation dans la théologie. Il faut la faire sortir des voies d'une scolastique usée pour la replacer au rang que les Pères de l'Église lui avaient assigné, c'est-à-dire à la tête des sciences humaines.... A QUELLE HAUTEUR NE S'ÉLEVERA PAS LA SCIENCE CATHOLIQUE, *lorsque le clergé* S'EMPARANT *au profit de la religion de tout ce qu'a accumulé l'esprit moderne, marchera à la conquête de l'avenir, avec la double arme de la foi et de la science! Le mouvement est commencé, et il ne s'arrêtera plus, quoique le malheur des temps puisse le retarder. Nous ignorons à quelle époque l'enseignement ecclésiastique sera régénéré : mais nous sommes sûrs qu'il le sera un jour, et que le lendemain de ce jour la face du monde changera* (1).

Quant à M. Léonard Rettel, qu'il poursuive des études si belles, et qu'il continue à nous en communiquer les heureux résultats! Ces nobles occupations auront toujours le double avantage d'être une épée puissante employée au service de la plus sainte cause, et d'adoucir bien des peines au fond du cœur de l'exilé.

IX. Un tableau de Murillo.

La lecture de cette pièce, la dernière du recueil comme de notre article, nous a profondément ému. N'ayant point eu le bonheur de visiter l'Espagne, nous ne pouvons juger d'un tableau de Murillo qui se trouve *dans une jolie église romane près de la petite ville de Lugo en Galice*, et qui *raconte en couleurs* ce que M. J. B. a si bien raconté en paroles : mais quelque admirable que doive être cette peinture, nous sommes convaincus qu'elle n'en eût jamais au-

(1) Edmond de Cazalès, *Revue européenne*, décembre 1831.

tant dit à notre imagination et à notre cœur que les quinze pages de M. J. B. Dans l'un et l'autre *tableau* le sujet est une légende tirée de la vie de saint Bernard.

Qu'au milieu du siècle précédent, et même dans les premières années de celui-ci, un jeune homme du monde, heureusement pourvu des dons de l'esprit et de la fortune, se fût rencontré qui s'occupât d'histoire de l'Église, de légendes, de controverse, de théologie dogmatique, morale et mystique, etc., etc., en un mot, de tout ce qui compose, ou, pour parler plus juste, devrait composer le savoir d'un ministre des autels, c'eût été une chose pour le moins bizarre, et certainement incompréhensible aux yeux de tous, particulièrement aux yeux des jeunes gens de son âge et de sa condition. Mais aujourd'hui qu'un mouvement général entraîne les meilleurs esprits vers les plus graves objets de la pensée, par conséquent, avant tout, vers les investigations religieuses, cela n'a plus rien d'extraordinaire; le sceptique lui-même (chose digne de remarque!), le sceptique n'en rira pas. Nous donc, hommes de sentimens chrétiens et d'études chrétiennes, combien facilement devons-nous concevoir et partager, non seulement la vénération, mais encore l'amour, l'espèce de passion et d'enthousiasme dont M. J. B. s'est senti tout à coup saisi pour la personne de saint Bernard. Cette imposante figure du douzième siècle a fait dans le nôtre plus d'une conquête de ce genre. Il n'y a que peu d'années qu'elle subjuguait en même temps et l'ardente imagination poétique de Marchangy, et la sévère intelligence philosophique de Neander (1). Mais elle avait déjà en-

(1) Professeur de théologie protestante à l'université de Berlin, et auteur d'ouvrages fort remarquables, entre autres d'une monographie de saint Bernard.

flammé le plus beau génie d'une belle époque, Bossuet. Comme le panégyrique consacré au grand religieux par le grand évêque est peu connu, et que les auteurs de *Cours de Rhétorique* ont omis dans leurs recueils un des plus admirables morceaux de la langue française qui se trouve jeté là, un portrait du jeune homme (peut-être parce que c'eût été pour les sévères Aristarques des colléges une trop bonne leçon d'indulgence), nous allons citer en entier le sublime passage :

« Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivans on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres : au lieu que cette verte jeunesse, n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par dessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions avec une incroyable violence. Là les folles amours; là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée; et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, *et qui n'a honte que de la modération et de la pudeur* (1).

« Certes, quand nous nous voyons penchant sur le retour de notre âge, que nous comptons déjà une longue

(1) Saint Augustin, *Confessions*, liv. II.

suite de nos ans écoulés, que nos forces se diminuent, et que le passé occupant la partie la plus considérable de notre vie, nous ne tenons plus au monde que par un avenir incertain, ah! le présent ne nous touche plus guère. Mais la jeunesse qui ne songe pas que rien ne lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent, et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir? Quelle apparence de quitter le monde dans un âge où il ne présente rien que de plaisant? Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous sommes: de sorte que la jeunesse, qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs, ah! elle ne trouve rien de fâcheux; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde, ni des traverses qui nous arrivent: de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte, et tend les voiles de toutes parts à l'espérance, qui l'enfle et qui la conduit.

« Vous le savez, fidèles, de toutes les passions la plus charmante c'est l'espérance. C'est elle qui nous entretient et qui nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie: et souvent nous quitterions des biens effectifs plutôt que de renoncer à nos espérances. Mais la jeunesse, téméraire et mal avisée, qui présume toujours beaucoup à cause qu'elle a peu expérimenté, ne voyant point de difficulté dans les choses, c'est là que l'espérance est la plus véhémente et la plus hardie: si bien que les jeunes gens, enivrés de leurs espérances, croient tenir tout ce qu'ils poursuivent; toutes leurs imaginations leur paraissent des réalités. Ravis d'une certaine douceur de leurs prétentions infinies, ils s'imagineraient perdre in-

finiment s'ils se départaient de leurs grands desseins ; surtout les personnes de condition, qui, étant élevées dans un certain esprit de grandeur, et bâtissant toujours sur les honneurs de leur maison et de leurs ancêtres, se persuadent qu'il n'y a rien à quoi elles ne puissent prétendre.

« Figurez-vous maintenant le jeune Bernard, etc. etc. (1)

Mais voilà que nous nous apercevons avoir laissé envahir par Bossuet l'espace d'abord réservé à un extrait de l'article qui nous occupe. M. J. B. nous pardonnera en faveur du plaisir que ne peut manquer de lui causer un tableau pour le moins aussi beau que celui de Murillo. D'ailleurs nous sommes bien convaincus, par l'intime connaissance que nous avons de l'âme du jeune auteur, qu'il préfère les conseils aux louanges : et comme personne ne se juge soi-même avec une entière exactitude, nous ne craindrons pas de trop insister sur des réflexions qui peuvent être utiles à un talent dont nous avons étudié la nature, et dont nous croyons comprendre la portée. Le genre de M. J. B. est, selon nous, une combinaison d'esprit métaphysique et de sentiment tendre, profond, ardent, le tout lié par une affinité naturelle à un sens poétique très développé. Inutile après cela de dire que le jeune écrivain possède une fine et délicate entente des formes et du style : cela résulte en quelque sorte nécessairement des qualités indiquées. Mais si nous devons, pour ainsi dire, craindre l'excès de nos qualités autant que nos défauts même (parce que dès qu'elles sont outrées elles deviennent des défauts), M. J. B. a particulièrement à se défier d'une surabondance d'émotions, qui lui fait quelquefois dépasser ce point précis, au delà comme en deçà duquel ni la pensée ni l'expression ne sont complètes. L'excès

(1) *Panégyrique de saint Bernard*, par Bossuet, premier point.

dont nous parlons est l'abus de ce que l'on a désigné dans ces derniers temps sous le nom de *stylé intime*. En présentant une idée ou un sentiment sous toutes ses faces, on tombe presque toujours, sinon par l'intention du moins par le fait, dans la minutie, l'essentiel étant non pas de tout dire, mais de dire ce qui comprend tout. Le meilleur moyen d'obvier à cet inconvénient c'est de s'abandonner à la spontanéité de l'inspiration et de procéder par larges touches. Dans les compositions intellectuelles, de même que dans la peinture, il faut éviter avec soin le *léché*, qui rapetisse et refroidit tout. Mais, en dernière analyse, c'est du fond que vient la forme, l'idée est le moule de l'expression. Et, à ce propos, nous voulons indiquer une théorie à laquelle il sera donné, dans son lieu, plus de développement. Deux choses, selon nous, constituent le style. Ces deux élémens, ou termes, sont d'abord la *pensée*, d'où procède l'expression, laquelle toutefois lui est coexistante (on pourrait aussi dire consubstantielle), et ensuite le *caractère*, qui, par son individualité, détermine celle de l'expression elle-même (1). De ce mode de génération, dont nul esprit familiarisé avec les matières de haute philosophie ne contestera la vérité, non plus que l'analogie profonde, nous ne voulons, en ce moment, déduire qu'une seule conséquence, à savoir que l'expression, ou la forme, étant le produit des deux autres facteurs, leur est subordonné par sa nature, et doit toujours l'être par le fait. L'application de ceci à M. J. B. est aussi simple que naturelle : qu'il s'attache avant tout et par dessus tout à féconder en lui *l'idée*, et nous osons l'assurer que LE RESTE LUI SERA DONNÉ PAR SURCROÎT.

(1) En dernière analyse Buffon a dit une chose profondément vraie : *le style est l'homme.*

Maintenant la tâche du critique est finie : celle de l'ami et du compatriote ne l'est pas. Celui-ci ne saurait se séparer des jeunes écrivains de la *Gerbe*, sans leur dire quelques unes des pensées, quelques uns des sentimens dont son âme est pleine. Mais d'abord si des paroles sévères, quoique mesurées, avaient pu causer du déplaisir, qu'on nous le pardonne en faveur de l'intention qui a fait naître, et qui a été soutenu jusqu'au terme un travail où certes tout n'a pas été qu'agrément. La seule chose dont les intelligences bien faites aient droit de s'offenser dans une critique purement littéraire, c'est la méchanceté. Or il est assez évident que ce n'a pas été là notre muse. Il y a dans toute parole simple et abandonnée je ne sais quel accent qu'on ne contrefait point et qui dévoile le fond d'une âme. Ah! je voudrais pouvoir vous ouvrir, vous envoyer la mienne tout entière. Mais ne le puis-je donc pas? .... — Eh bien ! recevez-la telle qu'elle est en ce moment, profondément émue, exaltée par un réel enthousiasme. — Famille de jeunes gens, que la foi, l'amour et la science ont rendus frères, je salue l'idée qui vous unit et vous anime. Ce n'est point un vain rêve que cette idée, dont la chaleur vous échauffe, en même temps que vous êtes attirés et guidés par sa lumière. Non, ce n'est point un rêve; croyez-en votre cœur, et marchez. Marchez dans la voie que vous vous êtes ouverte, les regards constamment fixés sur le but suprême de toute grande pensée, de tout sentiment généreux. Il est beau ce but; mais aussi il est lointain, et demande qu'on se fatigue. Encore une fois ce n'est pas un vain rêve que le flux d'intelligence, d'amour et de liberté qui emporte notre siècle vers des rivages encore inconnus, sans doute, mais dont la vue assurée et les délicieuses brises soutiennent le courage de ceux qui y tendent, de tous ceux qui croient

à une prochaine et grande victoire de la vérité, de la science et de la vertu. C'est la jeunesse qui doit être le principal instrument de ce combat et de ce triomphe. Le temps de la jeunesse, lorsqu'elle est pure, est le temps des grandes choses. A cet âge fortuné, où les pensées sont vives comme des émotions, il y a pour les âmes vierges une brillante étoile qui les conduit, par des chemins sûrs, toutes chargées des trésors les plus précieux, vers le roi des rois, vers le Dieu de l'intelligence, de l'amour, de la force, de la beauté et de la sainteté. Marchons, jeunes amis, jeunes frères! Marchons en répandant partout sur notre passage les germes du vrai, du bien et du beau, convaincus que si nous sommes traversés et calomniés par les hommes, celui dont l'œil nous suit du haut des cieux, le seul juge vraiment juste, couronnera d'une éternelle auréole ceux d'entre nous qui *s'en allaient semant dans les pleurs*, *et qui viendront avec exaltation lui apporter leurs gerbes* (1).

Léon Boré.

Munich, octobre 1834.

(1) Psaume cxxv, 5, 6.



